

1915-1965

ALLOCUTIONS PRONONCÉES LE 7 NOVEMBRE 1965,
AU COURS D'UNE SÉANCE SOLENNELLE
ORGANISÉE AU PALAIS DES ACADÉMIES DE BRUXELLES,
EN COMMÉMORATION DU CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE
DU MARTYRE DE LA NATION ARMÉNIENNE.

Extrait de : « Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire
Orientales et Slaves » — Tome XVII (1963-1965).

BRUXELLES

1966

1915-1965

ALLOCUTIONS PRONONCÉES LE 7 NOVEMBRE 1965,
AU COURS D'UNE SÉANCE SOLENNELLE
ORGANISÉE AU PALAIS DES ACADÉMIES DE BRUXELLES,
EN COMMÉMORATION DU CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE
DU MARTYRE DE LA NATION ARMÉNIENNE.

Extrait de : « Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire
Orientales et Slaves » — Tome XVII (1963-1965).

BRUXELLES

1966

Les Arméniens, leur langue et leur littérature

Dès le III^e millénaire avant notre ère, en un endroit que, compte non tenu des prétentions nationalistes que nous avons trop souvent connues, nous pouvons situer, avec le plus de vraisemblance et en nous appuyant sur les indices les plus solides, dans la vaste plaine sise entre le Danube et la Volga, une population industrielle, bouillonnante de vie, conduite par des chefs intelligents et hardis, prend son élan et, dans un mouvement de migration qui prendra une trentaine de siècles, s'en va à la conquête de terres nouvelles. Ces hommes, ce sont ceux que les savants du siècle dernier ont nommés les Indo-Européens.

Nous pouvons nous les représenter, un peu à la façon des cités grecques de l'époque classique ou des satrapies de l'empire achéménide, comme un ensemble de tribus suffisamment unies pour rendre compte de l'unité de leurs dialectes, aux liens suffisamment lâches pour expliquer la fragmentation que nous discernons dès avant leur dispersion.

Ils bénéficient de moyens techniques perfectionnés ; en effet, si, comme leurs contemporains mésopotamiens, ils utilisent des armes de métal (nous sommes au début de l'âge du cuivre), ils possèdent sur leurs adversaires deux avantages importants. C'est tout d'abord l'utilisation du cheval dont ils ont sans doute appris le dressage de populations asiatiques et qu'ils sont les premiers à faire connaître aux mondes méditerranéen et mésopotamien lesquels, eux, ne se servaient que de l'âne, auxiliaire certes fort précieux dans la vie quotidienne mais dont les vertus guerrières sont peu éclatantes. D'autre part ce sont les Indo-Européens encore qui introduisent une technique qui, depuis ces temps anciens et plus particulièrement à notre époque, conditionne notre existence à un point tel qu'on s'étonne que l'humanité ait pu vivre si longtemps sans l'utiliser : il s'agit de la roue, plus

précisément du principe de l'axe qui, reliant deux roues, permet de construire des chariots : désormais c'est le train qui accompagne les armées et favorise les migrations de masses.

Le troisième millénaire voit donc éclater l'unité indo-européenne en une série de poussées migratoires qui allaient recouvrir une grande partie de l'Asie centrale et occidentale et submerger le continent européen. Certes, ce que nous ignorons est considérable ; certains ont pu échouer dans leurs desseins, des fondations ont pu disparaître sans laisser de traces, des périodes brillantes se sont révélées sans lendemain. Mais pour quelques échecs, que de succès éclatants : la propagation dans le temps et dans l'espace des Indo-Européens reste une aventure étonnante et une des épopées les plus prestigieuses de notre monde depuis que les documents nous permettent d'en retracer l'histoire. Un de leurs succès les plus remarquables est la diffusion extraordinaire qu'ont connue leurs dialectes, une première fois dans l'Antiquité, une nouvelle fois à partir du XVI^e siècle, à la suite des grandes découvertes et de la colonisation, puisque ce sont des langues de la famille indo-européenne qui se sont répandues alors sur les cinq continents.

Sans doute la structure même de l'indo-européen — idiome à la fois riche et souple, apte à se plier aux conditions les plus diverses de la vie en société — a-t-il été pour beaucoup dans sa diffusion mais le facteur décisif reste cependant la supériorité de culture à laquelle aboutissait la fusion heureuse des qualités propres des envahisseurs avec celles des populations subjuguées ; car la véritable suprématie d'une langue réside dans l'éclat et la résonance de la civilisation à laquelle elle sert d'expression.

* * *

Les Arméniens sont un des moments de cette expansion prodigieuse ; ils forment un de ces groupes qui, emportant avec eux un fonds de traditions communes — traditions linguistiques, sociales, religieuses — allaient au cours des siècles, se modelant sur des réalités nouvelles, en modifier les caractéristiques premières et créer une structure originale.

Tandis que Grecs et Italiotes se répandaient dans le bassin méditerranéen, que Celtes et Germains poussaient vers l'Ouest cependant que Slaves et Baltes semblent avoir été les moins

migrateurs de tous, une série de tribus cherchèrent l'aventure vers l'Est ; les Tokhariens s'installèrent en plein cœur du continent asiatique, les Aryens pénétrèrent vers le XXI^e siècle sur le plateau de l'Iran et se scindèrent ensuite en Indiens et Iraniens, les Hittites passèrent le Bosphore vers l'an 2.000 et fondèrent un empire puissant en Asie Mineure. A leur suite s'ébranlèrent les Arméniens — dont la parenté avec les Thraco-Phrygiens a été affirmée par les Anciens, ce que semble confirmer l'examen linguistique (seule l'indigence des documents thraces et phrygiens pourrait faire hésiter) — mais la route qu'ils suivirent et les étapes qui la jalonnèrent nous restent inconnues ; en tout cas, ce n'est qu'à une date à situer entre le X^e et le VI^e siècle avant J.-C. que, conquérant le royaume d'Ourartou (dont la population parlait une langue non indo-européenne), ils s'installèrent dans leur habitat historique : les régions montagneuses des sources de l'Euphrate et du Tigre, le mont Ararat et ses environs, les bords du lac de Van, les rives de l'Araxe.

Au regard des autres nations indo-européennes, les Arméniens présentent une particularité remarquable : ils se sont trouvés très tôt coupés de tout contact avec les autres membres de la famille et entourés de populations alloglosses. Certes, la chose a dû se produire à maintes reprises ; les Tokhariens, par exemple, ont vu leur culture s'enliser et se perdre dans les sables du Turkestan et d'autres migrateurs ont, de gré ou de force, été absorbés par ceux chez qui ils s'étaient infiltrés.

Les Arméniens, eux, malgré leur isolement, ont conservé leur parler, sauvegardant ainsi leurs traditions intellectuelles. Si l'on peut parler d'un miracle arménien, c'est bien de cette préservation tenace de la langue qu'il s'agit et la comparaison s'impose, sur le plan des langues romanes — de ces langues issues du latin que l'Empire Romain avait répandu sur une grande partie de l'Europe — avec le roumain qui, quoique coupé du monde latin depuis le III^e siècle n'en a pas moins conservé avec une fidélité touchante son parler roman.

La mention des *Armina* par Darius I^{er} dans plusieurs de ses inscriptions monumentales fait entrer les Arméniens dans l'histoire au début du V^e siècle avant J.-C. et, dans la suite, les Anciens nous en parleront à maintes reprises. Toutefois, les documents ne deviendront nombreux et pleins d'enseignements qu'à partir du V^e siècle de notre ère, c'est-à-dire au moment —

la date traditionnelle est 414 — où, s'inspirant du modèle grec, Mesrob créa, avec une maîtrise étonnante, un alphabet de 36 lettres admirablement adapté à la phonétique. Ainsi une langue dont les antécédents nous restent inconnus, apparaît brusquement au jour et on constate dès l'abord qu'elle combine d'évidents archaïsmes — à la fois dans la structure morphologique et le vocabulaire de base — avec des innovations flagrantes.

C'est que le substrat ourartéen comme les nombreux siècles de sujétion politique de l'Arménie ont laissé des traces dans sa langue : d'une part, des traits de phonétique et même de morphologie sont à attribuer à un modèle caucasique ou asianique — je songe par exemple à cette désinence de pluriel qui est usitée simultanément pour le nom et pour le verbe ⁽¹⁾, possibilité absolument exclue en indo-européen ; d'autre part, le vocabulaire reflète les influences diverses qui se sont exercées sur le pays : si, du moins antérieurement à l'empire byzantin, la civilisation gréco-latine a été peu représentée en Arménie, par contre la présence de l'iranisme a été constante.

Depuis sa conquête par les Mèdes de Cyaxare d'abord, par les souverains Achéménides ensuite, l'Arménie n'a pas cessé d'être soumise, plus ou moins fortement, à l'influence de l'Iran avec de brèves périodes d'indépendance ; mais cette action fut particulièrement puissante sous la dynastie arsacide qui, pendant trois siècles (de 66 à 387 après J.-C.), géra le pays en s'appuyant sur une aristocratie parthe ou assimilée à la noblesse parthe : c'est pendant cette période qu'est entrée dans le vocabulaire arménien la plus grande partie des emprunts iraniens. Cette intrusion de termes iraniens dans le vocabulaire arménien a été si considérable qu'elle a trompé au siècle dernier les premiers comparatistes qui ont tout d'abord considéré l'arménien comme un dialecte iranien (un peu comme si l'on classait l'anglais, à cause de ses nombreux emprunts de vocabulaire, parmi les dialectes français) ;

(1) Alors que dans les langues indo-européennes les désinences nominales et verbales sont différentes (ainsi gr. *λόγος*/*λόγοι* mais *λέγω*/*λέγομεν*), la même désinence *-kh* s'applique en arménien à la fois au nom et au verbe (ainsi *ban* « parole » fait au pluriel *ban-kh* comme on a *berem-kh* « nous portons » en face de *berem* « je porte »).

ce n'est qu'en 1877 que Hübschmann rétablit la véritable perspective dialectale en démontrant l'autonomie de l'arménien.

* * *

La création de l'alphabet arménien fut pour l'Arménie un événement capital : elle contribua à affermir le sentiment national des Arméniens et favorisa le développement d'une forme particulière de christianisme, assez solidement assis pour résister aussi bien à la propagande du mazdéisme iranien qu'aux sollicitations du nestorianisme. Mais elle fut aussi un facteur essentiel du développement culturel : affranchissant le peuple arménien des tutelles grecque, syrienne et iranienne, elle favorisa l'éclosion d'une riche littérature nationale. Car, si les premiers textes écrits en arménien furent des traductions des Livres Saints (et tout d'abord des *Évangiles* d'après la version grecque), des compositions originales apparurent très rapidement, dues en ordre principal à des théologiens et à des historiens ⁽¹⁾.

L'œuvre la plus ancienne, la plus vénérable aussi par la pureté de la langue et l'élégance du style qui en font le modèle par excellence de la langue classique, est le *De Deo* d'Ezrik de Kolb : composée vers 445 par un auteur profondément imprégné de pensée classique, elle consiste en un traité théologique solidement charpenté qui, à l'occasion de l'exposé de thèses positives, prend à partie certaines doctrines adverses, païennes ou hérétiques.

D'autre part, la littérature historique se développe avec vigueur et, ici aussi, de la traduction ou de l'adaptation de textes étrangers (surtout grecs), on en vient rapidement à des écrits

(1) Nous avons publié, aux pp. 183-185 du t. I (Gand, 1963) de la *Moderne Encyclopédie der Wereldliteratuur*, un bref aperçu de l'histoire de la littérature arménienne auquel nous empruntons plusieurs passages ; on y trouvera aussi (p. 185) une notice bibliographique. Notons simplement ici que, si les histoires les plus détaillées de la littérature arménienne sont rédigées en arménien (telles celles de G. ZARBHANALIAN, 4^e éd., Venise, 1932 ou de M. ABÉGHIAN, Érévan, 1944-1946), le lecteur occidental pourra se reporter avec profit à l'*Histoire de la littérature arménienne des origines jusqu'à nos jours* de H. THOROSSIAN (Paris, 1951) ainsi qu'à l'exposé de V. INGLISIAN, *Die armenische Literatur* dans *Handbuch der Orientalistik*, t. I (Leyde, 1963), pp. 155-254 ; voir aussi, pour une rapide initiation, les pages 791 à 802, dues à H. BERBÉRIAN, du t. I de l'*Histoire des littératures* (Paris, 1955) publiée dans l'*Encyclopédie de la Pléiade*.

originaux ; Korioun écrivit une *Vie de Mesrob*, rendant ainsi un juste hommage à son maître, l'inventeur de l'alphabet arménien ; de l'*Histoire de Tiridate* composée par Agathange, on a des parties en grec et d'autres en arménien et on discute sur le point de savoir quelle est la version originale : quoi qu'il en soit, la version arménienne est rédigée dans une langue châtiée et savante sans affectation ; la suite de l'histoire de l'Arménie au IV^e s. a été écrite par Fauste de Byzance qui, dans un style pittoresque, s'est attaché à dépeindre la vie privée des grands et des petits aussi bien que la destinée politique et sociale du pays.

Ces écrivains — sur la personnalité desquels nous ne sommes qu'imparfaitement renseignés mais dont l'activité se situe au V^e s. — forment, avec les traducteurs de la *Bible* et de quelques textes chrétiens (comme les *Commentaires* de S. Ephrem), ce qu'il est convenu d'appeler l'âge d'or de la littérature arménienne : c'est dans leurs œuvres en effet que la langue apparaît dans son plus haut degré de perfection : articulation claire de l'exposé, richesse et précision du vocabulaire, rythme balancé de la phrase.

Toutefois les générations suivantes ont fourni aussi d'excellents écrivains, particulièrement dans le domaine de l'histoire ; nous ne citerons que les plus marquants : Lazare de Pharpe a continué l'histoire de Fauste jusqu'à la fin du V^e s. tandis qu'Élisée, dans son *Histoire de Vardan*, faisait plutôt œuvre d'apologiste exaltant le patriotisme national ; Sébéos (VII^e s.) composa une *Histoire d'Héraclius*, plus appréciée des historiens que des critiques littéraires, et que continuera Léonce le Prêtre (VIII^e s.), auteur sobre et soucieux de précision ; Jean Catholicos (IX^e-X^e s.) a fait dans un style trop précieux la chronique du IX^e siècle tandis que son contemporain Thomas Artsrouni nous laissait des détails savoureux sur les mœurs des paysans et des montagnards ; Étienne Asolik de Taron a composé une *Histoire Universelle* dont les derniers chapitres — relatant les événements dont il a été le témoin oculaire, jusque 1004 — sont fort précieux ; Aristakès de Lastivert (XI^e s.) a fait un récit émouvant, gâté parfois par trop de pathétique, des malheurs de sa patrie à son époque.

Un gros problème de date est posé par Moïse de Khorène, l'auteur d'une célèbre *Histoire d'Arménie* : la tradition le place au V^e s., mais la critique moderne est quasi unanime à considérer ce texte comme beaucoup plus tardif et le situe entre le VII^e et le IX^e s., ce qui enlève certes à Moïse beaucoup de sa valeur

historique mais ne diminue ni la fraîcheur de son style ni le charme des innombrables et instructives digressions qui ornent son récit.

*
* *

Le v^e siècle avait vu l'épanouissement d'une littérature à la sève riche et vigoureuse ; dans les siècles qui suivirent — succession de périodes d'éclat aux individualités brillantes et de périodes plus sombres où l'inspiration semble momentanément tarie — l'érudition et la sécheresse prirent trop souvent le dessus : telle fut par exemple la tendance de l'école hellénophile qui s'appliqua à faire passer en arménien de nombreux textes de la tradition hellénique, tant antique que chrétienne, mais cette fois — à l'inverse de ce qui avait eu lieu à l'époque des premiers traducteurs — d'une manière désespérément servile ; et ce jargon pédant s'introduisit même dans des textes rédigés directement en arménien. Un des champions de ce style hellénistique fut David l'Invincible (vii^e s.), le philosophe par excellence de l'Arménie, dont les traités, considérés comme une des bases de toute éducation philosophique, ont été à tout propos compulsés et même pillés.

Toutefois l'œuvre de ces savants docteurs ne présente pas toujours un aspect aussi rébarbatif : il faut notamment citer à part une figure qui a dominé la vie intellectuelle du xi^e s. : Grégoire Magistros dont on a dit qu'« il versifiait comme Homère et parlait comme Platon » ; grand seigneur mêlé de près à la vie politique et militaire de sa patrie, il fut un des rares écrivains de l'Arménie ancienne qui n'appartint pas à la caste sacerdotale ; cet érudit, qui avait traduit Euclide et des dialogues de Platon, composa un savant commentaire sur la grammaire grecque de Denys de Thrace et aussi de nombreuses poésies qui valent plus par l'habileté de la versification que par le contenu ; mais la partie la plus intéressante de sa production est constituée par la collection de ses *Lettres* qui forment sans contredit un des joyaux de la littérature arménienne : recueil infiniment varié et riche, écrit dans un style détendu, où le génie de l'auteur se révèle sous toutes ses faces : tantôt théologien, tantôt philosophe, tantôt homme d'action, tantôt humaniste, tantôt encore écrivain fantaisiste.

Ce n'est que tardivement que la poésie pénétra dans la littérature arménienne et tout d'abord sous la forme de la poésie religieuse : Grégoire de Narek (x^e s.) composa, dans un style torrentueux et remarquablement rythmé, un *Livre de Prières* — suite de méditations mystiques — qui eut un grand succès et fut communément appelé le *Narek* ; au xii^e s., un arrière-petit-fils de Grégoire Magistros, Nersès Klayetsi que la fraîcheur et le charme de ses poésies firent surnommer Chnorhali (« le Gracieux ») écrivit en vers l'histoire de l'Arménie et composa une complainte sur la prise d'Édesse ; son petit-neveu Nersès de Lambron, moraliste véhément et théologien éloquent, ajouta à ses œuvres érudites une vie rimée de Chnorhali d'inspiration médiocre ; tout aussi froids nous apparaissent les poèmes où Arakhel Siunetsi (xiv^e s.) décrivit la création du monde. Mais entretemps était née une poésie profane populaire puisant son inspiration aux sources classiques du lyrisme : l'amour, la mort, la patrie ; c'est l'œuvre d'une série de troubadours dont les plus anciens semblent se situer vers le xiii^e s. ; citons le plus célèbre d'entre eux, Nahapet Koutchag (xvi^e s.), auteur de quelques centaines de petits poèmes, quatrains pour la plupart, écrits en langue vulgaire, d'un ton à la fois sensuel et précieux.

Enfin, il ne faut pas oublier de souligner que, si l'épopée de *David de Sassoun* n'a commencé à être notée qu'à la fin du xix^e siècle, elle remonte en réalité à une tradition orale populaire fort ancienne puisque Moïse de Khorène déjà fait allusion à maintes reprises à des épisodes légendaires qui seront repris dans cette chanson de geste.

* * *

Un événement capital pour l'histoire de la culture arménienne fut la création au xi^e siècle du royaume de Cilicie par des Arméniens fuyant l'invasion seldjoukide ; cet état disparut comme tel en 1375 mais ses habitants conservèrent fidèlement leur langue et leurs coutumes au sein de l'empire turc, et ce malgré des difficultés souvent considérables. On sait comment ces conditions précaires d'existence, comment, plus encore, l'épisode tragique de 1915 poussèrent un si grand nombre d'Arméniens à émigrer et à s'établir, en colonies souvent importantes, en Iran, au Levant, en Égypte, dans différents pays d'Europe et des Amériques.

Quant au vieux sol de la patrie arménienne, ou plus exactement à ce qui en reste — puisqu'il est réduit aux plateaux de la rive gauche de l'Araxe et aux environs du lac Sevan — après avoir passé de la domination ottomane à la souveraineté perse, il fut, dès la fin du XVIII^e siècle, absorbé par les Russes et constitue aujourd'hui la plus petite des Républiques Socialistes Soviétiques.

Ces avatars politiques se reflètent dans la distinction dialectale très nette qui dès le moyen âge sépare l'arménien oriental (Russie) de l'arménien occidental (Turquie et diaspora). Distinction nette mais qui n'entraîne pas, loin de là, l'incompréhension : si les nuances sont surtout marquées en phonétique à la suite de la deuxième mutation consonantique qu'a subie l'arménien occidental, les paradigmes grammaticaux, eux, peuvent toujours être présentés en parallèle. En d'autres termes, la différenciation dialectale, loin de constituer une barrière infranchissable, ne rompt pas l'unité de langue.

En outre, il faut noter que, de part et d'autre, un conflit stérilisant (analogue à celui qui fait s'affronter en Grèce la *δημοτική* et la *καθαρεύουσα*) a opposé le parler populaire à la langue savante figée dans son archaïsme ; de part et d'autre aussi des auteurs arméniens ont utilisé et utilisent encore pour leur production le russe ou la langue de leurs divers pays d'adoption. Beaucoup cependant restèrent fidèles à leur dialecte mais cette production restait sans éclat et ce n'est qu'au XIX^e siècle que s'amorça une renaissance des lettres arméniennes.

En Russie, le renouveau se manifesta par une littérature qui, après avoir sacrifié à la déclamation et à l'esthétisme, s'est, depuis le début du XX^e s., consacrée de plus en plus aux préoccupations sociales mais sans perdre de vue l'esprit national. Parmi les noms qui se détachent, citons Kh. Abovian (1804-1848), célèbre par un roman posthume, *Plaies d'Arménie*, qui décrit le calvaire des populations arméniennes au cours de la guerre russo-perse, H. Hagopian (1835-1888), connu sous le pseudonyme de Raffi et considéré comme le plus grand romancier arménien grâce à la qualité balzacienne de ses œuvres très nombreuses, Chirvanzadé (1858-1935), romancier et dramaturge, écrivain réaliste habile à mener une trame et à découper des tranches de vie.

En Occident, il faut rappeler que l'abbé Mekhitar (1676-

1749), en installant à Venise en 1717, dans l'île Saint-Lazare, la congrégation des Mékhitaristes (dont une branche dissidente, émigrée à Trieste en 1773, se fixa à Vienne en 1810), a créé un centre intellectuel qui, par l'édition de textes anciens, la mise au point de grammaires et de dictionnaires, la publication de revues, a su préserver la tradition classique. Le XIX^e siècle marque un éveil de la production littéraire qui, après avoir utilisé une langue archaïque et pédante — les poésies du P. L. Alichan (1820-1901), par ailleurs bon philologue et historien, ne manquent cependant pas de charme — s'est tournée résolument vers l'emploi de la langue vivante débarrassée de la tutelle classique ; le pamphlétaire H. Baronian (1842-1891), au style souple et mordant, choisit déjà cette manière d'écrire qui deviendra la règle dans les débuts du XX^e s. ; depuis lors en effet, l'arménien occidental a servi d'expression à un nombre considérable d'auteurs qui, avec des talents souvent remarquables et dans des domaines aussi variés que la poésie, le roman ou le théâtre, font honneur à la tradition littéraire de leur patrie écartelée aux quatre coins du monde ; de cette production importante, retenons ici l'œuvre un peu obscure mais d'un incontestable lyrisme du poète mystique T. Tchérakian (1875-1920), les poèmes inspirés de D. Varoujan (1884-1915) et les captivants contes et idylles de R. Zartarian (1874-1915).

* * *

Au cours d'une histoire que les documents nous permettent de retracer pendant quelque 2.500 ans, les Arméniens ont connu les vicissitudes politiques les plus variées et, hélas ! trop souvent désastreuses ; ils ont aussi subi les effets d'une dispersion qui s'est opérée à l'échelle mondiale. Et cependant, le sentiment de leur unité ne s'est pas effacé et ils éprouvent pour leur passé à la fois de la fierté, du respect et de la fidélité.

Ainsi, au-delà des contingences matérielles, ils ont réussi à sauvegarder l'essentiel, à savoir l'amour de leur culture, les trésors de leur tradition, la foi en leur destinée. N'est-ce pas là leur gage d'avenir le plus sûr ?

Maurice LEROY.

Sur les caractères dominants de la tradition arménienne

Tout au long d'une histoire trop souvent jalonnée d'événements douloureux, l'Arménie a gardé intacte la flamme de ses traditions. Quelque assombrie que pût être l'atmosphère du moment, une lumière restait pure dont on ne peut que regretter qu'elle soit demeurée malheureusement cachée sous le boisseau. La langue arménienne ne fut jamais une langue internationale, non certes qu'elle n'eût pas en elle toutes les qualités d'une langue de culture, — il n'est pas un aspect de la civilisation qu'elle ne puisse exprimer avec la plus remarquable clarté, — mais uniquement par manque d'un empire, voire simplement de ports sur une grande mer, qui eussent permis une expansion dans le commerce international des marchandises, lequel entraîne à sa suite le commerce des idées. La civilisation arménienne ne put donc jamais s'exporter. C'est là ce qui constitue le boisseau qui a empêché la lumière de rayonner et d'être perceptible de l'extérieur. Et, sur ce boisseau, des collusions d'intérêts ont encore jeté un voile noir...

Cette partie du monde est, malheureusement, trop peu connue en Occident. Aux connaissances classiques du XVII^e siècle, sont venues s'ajouter l'égyptologie, l'assyriologie, plus récemment, l'hittitologie. Mais si on parle assez souvent d'« inscriptions vanniennes » et même de « royaume d'Ourartou », il faut bien dire que les archéologues et les orientalistes qui ont des notions précises sur la civilisation du pays sont encore peu nombreux. Cependant, le bloc Anatolie-rive orientale de la Méditerranée était soudé au bloc Iran-Mésopotamie par l'Arménie. Si, politiquement, les habitants du massif arménien n'ont pas formé de grand empire, ils ont pu, du point de vue de la civilisation, jouer un rôle assez important, prélevant leur péage sur

le transit des idées qui circulaient entre civilisation de l'Est et civilisation de l'Ouest et exportant certainement des deux côtés les découvertes de leur génie propre. A l'époque du silex, le pays avait déjà été favorisé par son abondance en obsidienne. A l'âge du bronze, la richesse de la région en minerai n'a certainement pas été sans avoir une influence sur le développement de l'industrie. D'autre part, le tuf, par sa légèreté, le basalte, le marbre, par leur dureté, devaient encourager l'architecture.

En fait, on retrouve sur le sol de l'Arménie soviétique, — seul endroit de la vieille patrie, où la science puisse fleurir, — des traces abondantes de toutes les civilisations préhistoriques. L'histoire véritable, attestée aussi bien par des inscriptions que par les ruines mises à jour, ne commence que dans la seconde moitié du deuxième millénaire. Qui eût pensé que, dans ce pays de montagne, on retrouverait des chars à quatre roues datant du XIII^e siècle avant notre ère ? Le pays d'Ourartou était parvenu à un haut degré de civilisation tant matérielle que sociale et spirituelle. De l'organisation sociale nous apportent la preuve l'ordre qui régnait dans les forteresses dont on a mis les ruines au jour, probablement les liserés qui cernaient le col des jarres et qui devaient représenter un étalonnage du service des poids et mesures, les aqueducs, enfin, dont certains sont encore en service. Quant aux arts, les magnifiques statuettes, les plats, les boucles, les casques en bronze, les splendides peintures murales qui ornent ce qui a été déterré entre les années 1950 et 1959 des murs de la forteresse d'Arin Bert, nous prouvent que l'art avait atteint ici à la même perfection que dans les empires mésopotamiens.

* * *

Les Arméniens, qui se sont infiltrés dans ce pays à la faveur du démantèlement du royaume d'Ourartou par les Scythes, ont hérité de cette civilisation, à l'exception, toutefois, de sa tradition scripturaire. Mais, sans doute à cause de leur origine thracophrygienne, ils restaient enclins à cultiver une civilisation de type occidental. De la civilisation hellénistique des Arméniens, il reste, sur le territoire exigu de l'Arménie soviétique, les ruines du temple de Garni et les mosaïques des bains de la même ville.

Puis vint la conversion officielle de l'Arménie, tout au début

du IV^e siècle ; c'est là que le christianisme fut religion d'État pour la première fois et sans aucun retour au paganisme. Dans les premières années du V^e s., Mesrop Machtots inventa un alphabet pour écrire la langue nationale, et ce fut immédiatement le début d'une littérature florissante, où la théologie, l'histoire et la littérature pure ne sont pas les seuls genres représentés : les sciences y ont bientôt leur place, sciences exactes comme l'astronomie et les mathématiques et sciences humaines comme la grammaire et le droit. Dans le domaine des arts, l'enluminure des manuscrits arméniens ne craint pas la comparaison avec la miniature des pays étrangers. L'architecture qui, avec le christianisme, a trouvé son style et son caractère nationaux, anticipe bientôt sur la voûte gothique. C'est ainsi que, de nos jours, les bâtisseurs d'Erèvan ont derrière eux la tradition des architectes d'Etchmiadzin, de Ste Rhipsimé, de Zouartnots, de Haghpat et de Sanahin, d'Aghthamar ainsi que d'Ani, et on sait que c'est l'architecte d'Ani qui a reconstruit la coupole de Ste Sophie. De la même façon, Victor Hampartzoumian est de la lignée d'Ananie de Chirag, le savant mathématicien astronome du VII^e s. dont il serait si désirable d'avoir une traduction des œuvres en une langue européenne.

Dans les arts mineurs, qui pourra dire l'apport des Arméniens dans l'orfèvrerie, dans la céramique ou dans la tapisserie ?

* * *

Aussi longtemps que leur pays n'avait été que périodiquement pillé et ravagé par des voisins ou soumis à des maîtres lointains qui s'étaient bornés à une occupation militaire, les Arméniens avaient pu continuer à faire progresser leur culture ; ce fut bien différent lorsque le territoire national fut complètement envahi par un peuple qui n'avait pas de culture propre et n'avait pas su, comme les Arabes, adopter la culture gréco-méditerranéenne.

Donc, avec la fin du XIV^e siècle, chute du dernier état arménien indépendant, la civilisation arménienne fut recouverte et écrasée par le milieu ambiant et sa production intellectuelle ne put apparaître que sporadiquement, à la manière de ces arbres que l'on voit écarter les pierres d'une muraille pour exister envers et malgré tout.

Le besoin de créer et de construire, la soif de culture n'en disparurent pas pour autant. Les architectes travaillèrent pour leurs maîtres ; des colonies réfugiées en Occident, des missions venues en Europe maintinrent les liens avec la civilisation occidentale et avec le progrès. C'est ainsi que l'arménien fut parmi les toutes premières langues à être imprimées ; la date donnée pour l'impression du premier livre arménien est de 1512 : c'est celle qui figure sur un volume d'une série de publications. Or, par l'usure progressive et manifeste du bois des clichés qui ont servi à l'ornementation des éditions successives, Ichkhanian a démontré que ce volume ne pouvait être que le troisième de la série. Si on tient compte de la lenteur de l'impression à cette époque, le premier volume doit être bien antérieur à 1512 et le laps de temps écoulé entre la découverte de l'imprimerie et son utilisation par les Arméniens s'en trouve encore réduit. Dans le même ordre d'idées, nous pourrions faire ici une courte allusion à l'ouvrage publié en 1907 par le père mékhithariste Athanase Diroyan sous le titre d'« écriture universelle ». C'est un système de représentation par chiffres des concepts et par signes ou exposants des rapports grammaticaux, qui, s'il avait son pendant dans les autres langues, ferait un magnifique plan de câblage pour une machine électronique de traduction automatique.

L'activité intellectuelle étant impossible sur le sol de la patrie, la Renaissance des Lettres eut pour foyer Venise où s'était installée la congrégation mékhithariste, au début du XVIII^e siècle. De là, elle gagna Constantinople où elle fut écrasée dans le sang en 1915. Parmi les victimes figure l'un des plus grands poètes mondiaux de cette époque, Daniel Varoujan, dont l'Université de Gand, où il avait fait ses études, a honoré la mémoire en plaçant son effigie dans la salle de lecture de sa bibliothèque centrale.

Un autre centre culturel se forma en Arménie russe vers le milieu du XIX^e siècle. C'est de celui-ci que sont les héritiers l'Académie, l'Université, les nombreux instituts de recherche scientifique d'Erèvan. C'est à la Bibliothèque nationale d'Erèvan que sont conservés dix mille des vingt cinq mille manuscrits arméniens qui nous sont parvenus. Car, malgré et à travers tant de vicissitudes vingt-cinq mille manuscrits sont parvenus jusqu'à nous. On peut, par ce chiffre, juger de l'acharnement du

peuple arménien dans son œuvre de civilisation. Ne nous étonnons plus si, proportionnellement à son importance numérique, le peuple arménien fait partie de nos jours de ceux qui ont le plus de célébrités mondiales.

* *

Cependant, dans l'homme, il n'y a pas que la valeur intellectuelle qui compte ! La valeur morale est encore bien plus estimable ! Quiconque fréquente des Arméniens a pu les apprécier, mais souvent en attribuant leurs qualités à un tempérament personnel, sans pouvoir se faire une idée du caractère national. Tout au plus, sachant, par le déchirant épisode des massacres de 1915, que les Arméniens ont souffert le martyre et la mort parce qu'ils n'ont voulu abjurer ni leur idéal patriotique ni leur religion, a-t-on pu en conclure que ce peuple portait au degré suprême la fidélité à l'idéal et la force de caractère. Ce sont là, en effet, deux qualités primordiales qui font de l'être humain un homme et d'un peuple une nation. Mais, pour connaître les gens, il ne suffit pas de les rencontrer et de parler avec eux, car ils adaptent leur attitude et leur parler au caractère de leurs interlocuteurs : le mieux est de les laisser parler librement entre eux et d'écouter leur conversation à leur insu : on voit alors quels sont les sujets dont ils s'entretiennent de préférence et comment ils s'expriment. J'ai pu dernièrement entendre ainsi parler non pas des Arméniens, mais le peuple arménien. Toute la morale de ce peuple tient dans l'épopée de David de Sassoun, épopée dont il a fait ses délices pendant des siècles parce qu'elle correspondait à sa manière de penser, à sa manière de sentir.

Ayant pris goût, grâce à la lecture de David de Sassoun, à la littérature épique populaire, j'ai lu des épopées d'autres peuples. Une d'elles m'a particulièrement frappé : racontée dans un style vif et agréable, comportant aussi du merveilleux assez bien conçu, elle m'est cependant apparue comme l'inverse de l'épopée arménienne : les seuls ressorts de l'action n'étaient que la force brutale et la ruse au service de la spoliation.

Combien différents sont la conduite et les sentiments des héros de l'épopée de David de Sassoun ! Pour l'intelligence des faits, je dois vous dire qu'à force d'étudier le texte établi et les variantes, j'en suis arrivé à cette hypothèse que le troisième chant, la geste

du héros de la troisième génération, David, est, au moins dans sa partie proprement épique, une composition du Moyen âge, insérée dans le corps d'une épopée beaucoup plus ancienne. David est, en effet, le parfait chevalier de chanson de geste : loyal et généreux, même en face de la perfidie de son adversaire, David abandonne deux des trois coups qu'il avait à frapper contre le mélik qui l'avait peu auparavant fait prisonnier par ruse et tout en sachant que celui-ci s'était caché sous sept meules de pierre et sept peaux de buffle. Combattant seul contre l'armée ennemie, il annonce son arrivée pour que les adversaires ne soient pas surpris ; il arrête le carnage dès qu'il apprend que le mélik d'Égypte n'est pas parmi ses troupes.

Dans le reste du chant de David, comme dans les autres chants, les héros sont moins conformes à l'idéal des romans de chevalerie ; ils sont encore plus grands parce que leur grandeur est plus naturelle. Ces héros ne font jamais de guerre de conquête. Ils acceptent de s'exposer aux plus grands périls, et parfois même non sans éprouver de la peur, uniquement pour protéger la vie et la liberté de leur peuple. Il leur arrive aussi de délivrer des peuples étrangers du joug de leurs tyrans. Si la population reconnaissante leur offre la royauté, ils la refusent parce qu'un peuple ne doit avoir de chefs qu'issus de lui-même. Leur respect du prochain, leur loyauté s'étendent même à leur comportement envers les animaux : Parti pour la chasse, David abat les murs des réserves de chasse de son père et éveille les animaux, car, dit-il, « on ne se bat pas contre des prisonniers ». Mehèr va combattre le lion qui barre la route du Sassoun et interdit le ravitaillement de la ville. Les habitants sont venus avec lui, armés. Il leur interdit sous peine de mort d'intervenir et lui-même jette ses armes pour lutter contre le lion à conditions égales.

Farouches défenseurs du peuple, ces héros sont égaux dans leurs rapports sociaux : jamais dans l'épopée on ne les trouve affublés d'un titre royal ou seigneurial ; ils font les métiers les plus humbles : bouviers ou bergers ; ils n'hésitent pas à donner un coup de main aux laboureurs en tirant eux-mêmes la charrue.

Quant aux femmes de l'épopée, à part l'impudique Saryé qui se vante d'être née et restée étrangère, toutes, qu'elles soient nées arméniennes ou qu'elles le soient devenues par leur ma-

riage, sont des modèles de vertu. L'une, après la mort de son mari, puis celle de son fils, s'enferme dans une pièce en signe de deuil et n'en sort que lorsque son petit-fils a donné la preuve qu'il est en état de servir le pays à son tour. Une autre accepte de se parjurer pour le bien de l'état, sachant que ce parjure entraînera sa mort prochaine et sa damnation. Une autre encore se suicide pour ne pas survivre à son mari.

Toutes ces leçons de morale, tous ces exemples édifiants, ce n'est pas dans une littérature destinée à une élite qu'on les trouve, encore moins dans une littérature éducative imposée par les autorités comme le furent les mystères du Moyen-Age. Non ! C'est l'émanation de l'âme de ce peuple, c'est la morale qui a formé les martyrs de 1915 !

Frédéric FEYDIT.

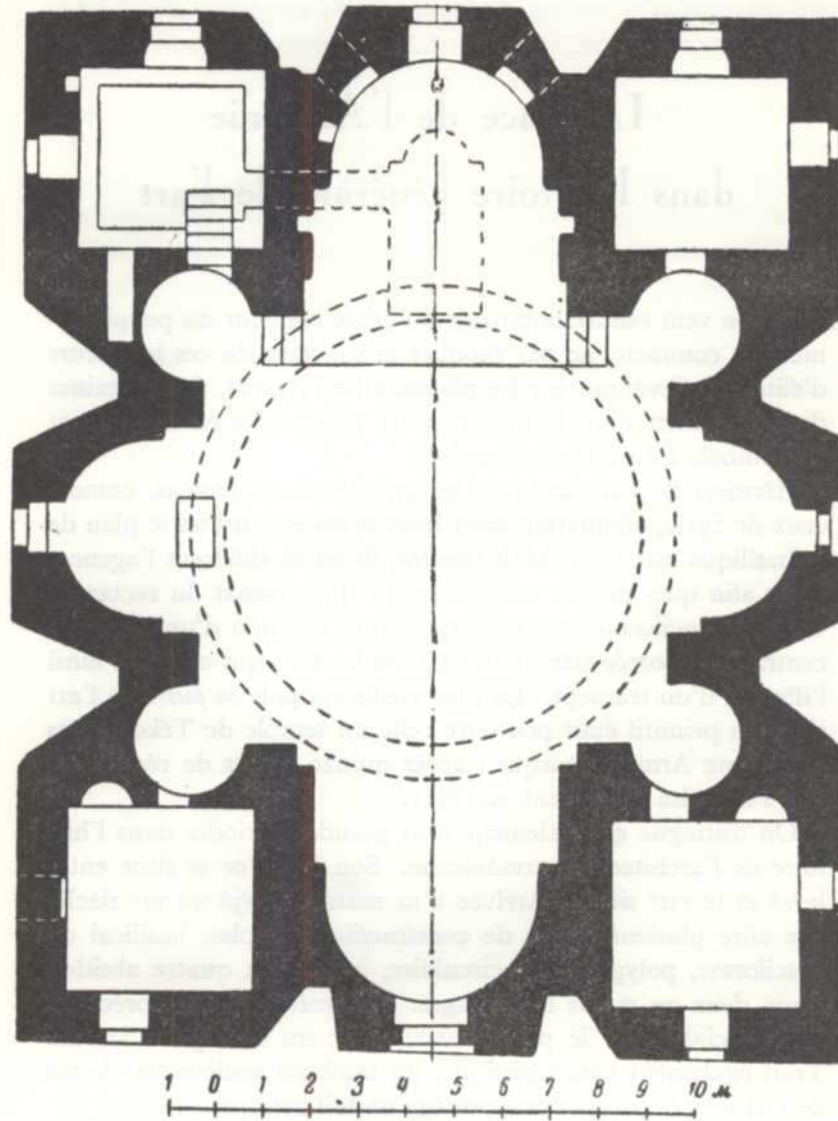
La place de l'Arménie dans l'histoire générale de l'art

Si l'on veut rendre hommage au génie créateur du peuple arménien, comment ne pas évoquer le souvenir de ces bâtisseurs d'élite qui élevèrent, sur les plateaux de l'Ararat, des centaines de monuments dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont un symbole de foi et de ténacité !

Héritiers de l'art antique, les architectes arméniens, comme ceux de Syrie, adoptèrent pour leurs premières églises le plan de la basilique romaine. Mais très tôt, ils en modifièrent l'agencement afin que, par un subterfuge, l'édifice passât du rectangle au plan cruciforme. Ce subterfuge fut l'érection d'une coupole centrale supportée par quatre piliers massifs, qui créaient ainsi l'illusion d'un transept. La plus vieille coupole *en pierre* de l'art chrétien primitif était peut-être celle du temple de Tékori, dans l'ancienne Arménie turque : après quinze siècles de résistance, elle s'effondra seulement en 1911.

On distingue généralement trois grandes périodes dans l'histoire de l'architecture arménienne. Son âge d'or se situe entre le *v^e* et le *vii^e* siècle. Arrivée à sa maturité déjà au *vi^e* siècle, elle offre plusieurs types de constructions : à plan basilical ou cruciforme, polygonal ou circulaire, à trois ou quatre absides, à un, deux ou même trois étages. L'Arménien a une prédilection spéciale pour le plan central, avec ses multiples variétés. Trait également caractéristique, un tambour soulève, au-dessus de l'édifice, la coupole que protège un toit conique.

Les églises arméniennes, aux murs unis creusés de niches profondes qui signalent les absides, aux trompes d'angle apparentes à l'extérieur, aux rares frises sculptées ou arcades aveugles, à l'aspect trapu et sévère, ont un cachet pré-roman, voire pré-carolingien, qui n'est pas sans avoir influencé l'art de l'Occident.



Plan de l'église de Sainte-Rhipsimé (618)
(Type de l'architecture arménienne classique : souci de l'ordonnance
géométrique et de la symétrie, équilibre des proportions).

Regardez, à Etchmiadzine même, la cathédrale dans ses parties les plus anciennes ; puis, à côté, Sainte-Gayané et surtout Sainte-Rhipsimé, chef-d'œuvre de majesté ; ensuite, pour ne mentionner que les sites les plus importants, Ashtarak, Avan, Bagaran, Lematavank, Mastara, Mren, Odzoun, Petghni, Thalin, Thalish, Zvartnots, autant d'édifices antérieurs, de deux siècles, à la Chapelle Palatine d'Aix-la-Chapelle ou à l'adorable église de Germigny-des-Prés.

* * *

Avec le royaume d'Ani, l'art arménien connaît une seconde période de prospérité, qui va du IX^e au XI^e siècle. Elle apporte peu de modifications, sinon dans le détail, au style du VII^e siècle. Mais les arcades aveugles se multiplient ; le toit conique de la coupole se plisse en accordéon ; des animaux sculptés ornent les façades ; la fresque fait son intrusion dans les églises en même temps que se développe, par ailleurs, l'art de la miniature ; des monastères sont fondés où se côtoient églises et chapelles de types divers ; enfin, on voit se dresser partout un genre de monument spécifiquement arménien, le *khatchkar*, stèle votive ou funéraire, parfois de grande dimension, sur laquelle est ciselée au trépan une croix très décorative qui fait l'effet d'une dentelle de pierre.

Mais la découverte des constructeurs arméniens de cette époque, c'est l'arc ogival qu'on voit apparaître, pour la première fois, dans la superbe cathédrale d'Ani, achevée en 1001. Faut-il rappeler que l'architecte de cette église, le nommé Tiri-date, fut invité à Constantinople pour participer à la restauration de la coupole de Sainte-Sophie détruite par un tremblement de terre en 989 ? C'est l'époque où l'Arménie donnait à Byzance des hauts fonctionnaires, des jurisconsultes, des généraux, voire des empereurs et, qui plus est, des artistes. Pourquoi s'étonner, dès lors, de ce que certaines formules nées en Orient, en Perse ou en Mésopotamie, aient parcouru l'Arménie et l'Asie Mineure avant d'aboutir en Occident ?

La ville d'Ani, détruite de fond en comble par les Touraniens en 1064, conserve encore des ruines grandioses, parmi lesquelles plusieurs églises imitent les modèles classiques avec, toutefois, plus de raffinement dans les éléments décoratifs. Ce site historique célèbre, abandonné et longtemps inaccessible, a été récem-

ment ouvert au tourisme par les autorités turques. Il nous revient, d'autre part, que des archéologues d'Ankara prennent intérêt maintenant aux vestiges de l'architecture arménienne situés dans l'Anatolie orientale. Parmi ces restes, un des ensembles les plus impressionnants est celui de Khetskonk (x^e-xi^e siècle) formé de cinq charmantes églises qui se dressent dans un paysage montagneux des plus sauvages.

Cependant l'église qui frappe le plus voyageurs et historiens de l'art est celle d'Akhtamar, sur une île du lac de Van à 1700 m d'altitude. Construite entre 915 et 921 sur plan cruciforme à coupole centrale, elle est l'unique et le premier exemple connu, dans l'art médiéval, d'un édifice dont toutes les parois extérieures sont décorées d'une profusion de sculptures. Celles-ci comportent des scènes tant profanes que religieuses, au milieu desquelles on peut admirer le roi Gaguik offrant la maquette de son église au Christ, thème du « donateur » cher aux artistes du Moyen Age. Par leur style tantôt orientalisant, tantôt, au contraire, quasi roman, ces bas-reliefs n'annoncent-ils pas déjà le tympan de Saint-Génis-des-Fontaines (1020-1021) dans les Pyrénées orientales ? Ajoutez que certains éléments d'Akhtamar, notamment les médaillons enfermant des têtes de saints, remontent à des prototypes qui apparaissent sur les frises des églises arméniennes dès le vi^e siècle : à Petghni, par exemple.

Citons encore, cette fois en Arménie soviétique : les deux églises du Lac Sévan à plus de 1900 m d'altitude ; le couvent de Tathev dans le sud du pays ; l'élégante église de Vahram à Marmashen, un des joyaux de l'art arménien ; celle de Bedjni, pittoresquement située dans la vallée du Rhazdan ; et Amberd sur les contreforts du Mont Aragatz.

Cette énumération ne peut naturellement épuiser la liste des monuments qui méritent d'être étudiés. D'autant moins qu'au cours d'une troisième étape de son évolution, soit du xii^e au xiv^e siècle, l'art arménien multiplie les édifices conventuels, vastes complexes d'églises, bibliothèques et bâtiments monastiques, dont le plan révèle un magnifique souci d'ordonnance géométrique. Sanahin, Haghbat, Guéghard, Kétcharis, Haghartsin, Goshavank, Hovhannavank, Saghmossavank, que de sites célèbres où se perpétuent les vieilles traditions ! Mais à côté desquelles apparaît un type nouveau de construction, l'église-tombeau à double étage, tel Noravank ou Eghvard.

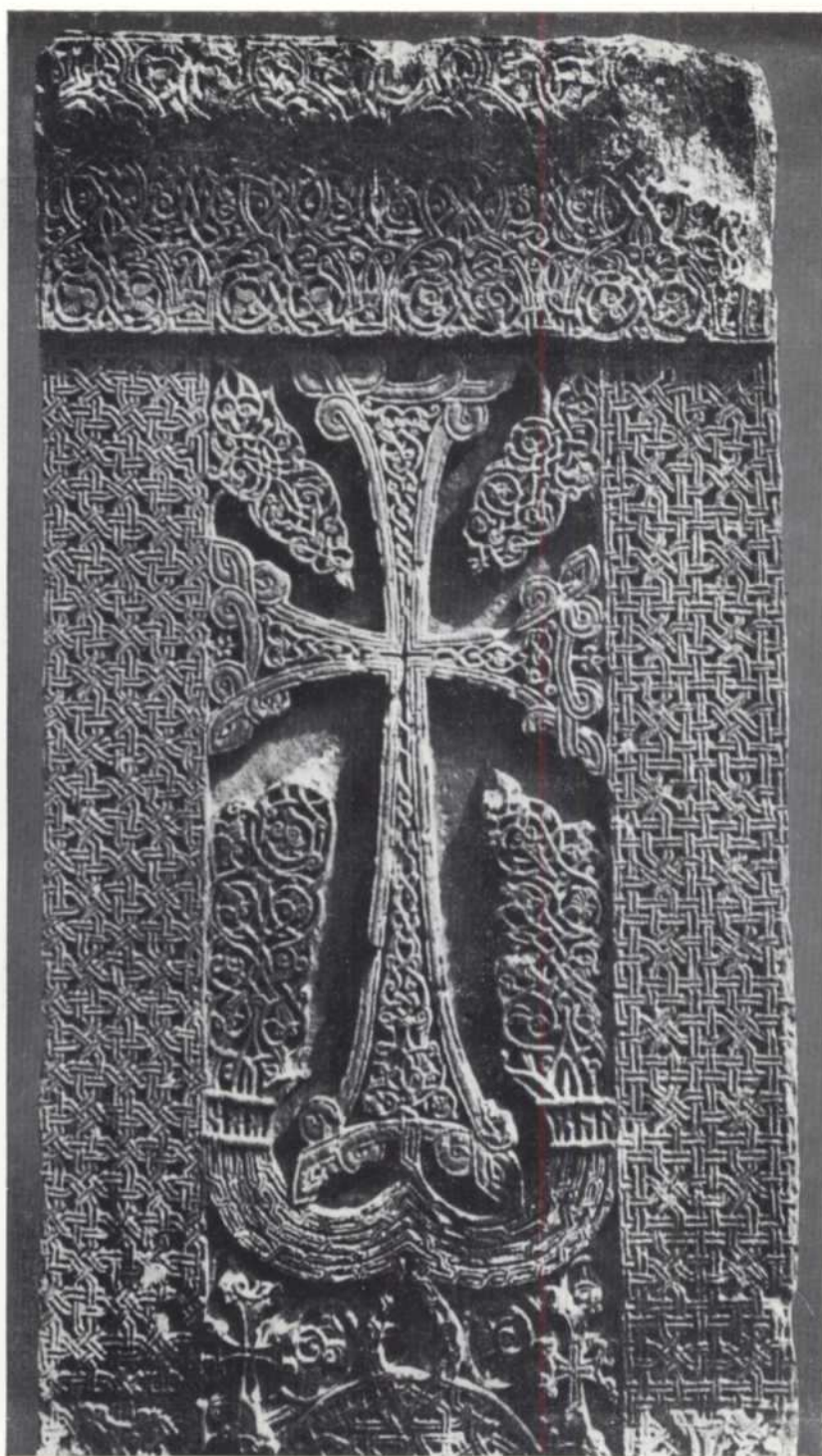


Église de la Sainte-Vierge à Bedjni (1031). (La coupole est couverte d'un toit conique plissé en accordéon).

PLANCHE II



Miniature d'Etchmiadzine : Mère de Dieu (989).



Khatchkar d'Aïrivank ou monastère rupestre de Guéghard (début XIII^e siècle).

PLANCHE IV



Assiette arménienne datée de 1719.

Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles.

(Ce plat, d'après une inscription au verso, a appartenu à un abbé Abraham, dont le musée de Bruxelles possède également un bol signé par un certain diacre Thoros).

Tous ces monastères, bien que situés dans des endroits isolés propices à la méditation, n'étaient pas seulement des lieux de retraite : ils abritaient des écoles et des salles d'étude où l'on copiait les vieux manuscrits ornés de séduisantes miniatures et lettres marginales aux couleurs chatoyantes. C'est aux moines que nous devons les milliers de manuscrits qui ont échappé à la destruction et sur lesquels les spécialistes peuvent aujourd'hui se pencher, qui pour examiner des textes inédits, qui pour relever, à travers les enluminures, l'enchevêtrement des traits orientaux, byzantins et occidentaux que l'on y décèle.

* * *

Les invasions des Mongols d'abord, des Turcs ensuite devaient mettre fin à cette remarquable activité artistique. Si, au XVII^e siècle, surgissent à nouveau quelques constructions religieuses, celles-ci ne sont plus que des pastiches de la grande époque. De surcroît, arabesques, éléments décoratifs sculptés ou peints, alternance de pierres rouges et noires, d'autres détails encore témoignent de l'influence de l'art musulman sur l'art arménien.

Quant aux miniaturistes, ils se tournent davantage vers l'Occident où ils cherchent leurs sources d'inspiration, tout en conservant les thèmes iconographiques habituels tirés des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

* * *

On le voit, l'art arménien, dans ce qu'il a de permanent, fut essentiellement un art chrétien. Robustes et massives, rationnellement bâties pour résister aux secousses sismiques, les églises d'Arménie ont bravé le temps en dépit de l'acharnement qu'ont mis les envahisseurs à anéantir ces témoins d'une culture qui unit si harmonieusement l'Orient asiatique à l'Occident méditerranéen. Leur nombre et leur diversité nous étonnent. Ils sont le fait non d'un pouvoir central fort et organisé, mais bien plutôt celui du morcellement de ce pays, aux hauts plateaux ravinés, en une multitude de principautés rivales. (N'oublions pas que la plupart de ces réalisations architecturales appartiennent au Moyen Age féodal). Pourtant, il se dégage de

l'examen des monuments arméniens, à quelque école locale qu'ils soient rattachés, une impression d'unité. A peu d'exceptions près, il est difficile de confondre un édifice arménien, aux proportions contenues d'une rare perfection géométrique, avec d'autres constructions de l'art chrétien primitif ou médiéval. En revanche, il a été démontré que souvent les bâtisseurs arméniens furent des inventeurs et des précurseurs ; et s'il est vrai qu'ils ont beaucoup emprunté, ils ont aussi beaucoup transmis. Tailleurs de pierre habiles et appréciés, ils furent recherchés non seulement dans toute l'Asie Mineure, mais bien au-delà des frontières de l'Empire Byzantin. Des spécialistes ont révélé il n'y a guère qu'une certaine technique propre aux maîtres d'œuvre d'Anatolie fut importée en Occident au XII^e siècle par des équipes d'ouvriers amenées de ces lointaines régions d'Orient : cette technique, on la retrouve jusqu'en Angleterre, en passant — pour ne citer qu'un exemple — par la cathédrale de Tournai.

* *

Tant que l'Arménie était indépendante ou jouissait d'une certaine autonomie, elle produisit des œuvres immortelles. Les deux derniers siècles de son histoire, jusqu'à son entrée dans l'Union Soviétique, furent peut-être plus tragiques encore que les massacres du XI^e, du XIII^e ou du XV^e siècle, après lesquels elle avait, chaque fois, réussi à se ressaisir. Une ère d'oppression et des guerres incessantes sur son territoire, entre Turcs, Perses et Russes, firent que le problème pour les Arméniens n'était plus tant de créer que de survivre. Les grandes réalisations collectives — églises et couvents — n'étaient guère possibles. Les artistes s'orientèrent alors vers des domaines qui permettaient au talent individuel de s'épanouir : architecture civile, décoration murale, arts plastiques (sculpture et peinture), arts mineurs (orfèvrerie, tapis, céramique surtout, notamment celle des ateliers de Kutahia dont quelques beaux spécimens sont conservés dans nos Musées royaux d'Art et d'Histoire) ; ils se mirent aussi au service de leurs nouveaux maîtres. Les meilleurs d'entre eux quittèrent les provinces intérieures pour s'installer dans les grands centres urbains des trois puissances qui s'étaient partagé les dépouilles de l'Arménie...

* *

Il est trop tôt pour préjuger du destin artistique de l'Arménie nouvelle, où se manifeste une intense activité dans tous les domaines de la culture, parmi lesquels l'archéologie et l'histoire ont une place de choix. Si les Arméniens contemplant avec une telle nostalgie les vestiges d'un passé qui eut ses heures de gloire, c'est parce qu'ils y trouvent le germe de leurs espérances. Mais ils savent aussi qu'ils sont les dépositaires privilégiés d'un héritage qui n'est pas seulement national : il est un patrimoine de l'humanité !

Arpag MEKHITARIAN.

IMPRIMERIE UNIVERSA, WETTEREN (BELGIQUE)